

CHAPITRE 1 : PREPARATION DE L'ENQUETE

La préparation d'une enquête de terrain constitue une étape indispensable dans tout projet de recherche, car elle conditionne la qualité et la fiabilité des résultats obtenus. Une enquête bien préparée repose sur un choix réfléchi du thème, une bonne formulation de la question de départ, une sélection rigoureuse du terrain, ainsi qu'une bonne préparation théorique et méthodologique.

En nous appuyant sur plusieurs ouvrages de méthodologie d'enquête, notamment ceux de *Beaud et Weber* (2003), *Van Campenhout, Marquet et Quivy* (2017), *Sauvayre* (2013) et *Lièvre* (2016), nous aborderons, dans ce chapitre, plusieurs éléments essentiels liés au choix d'un thème de recherche et à la préparation d'une enquête de terrain. Tout d'abord, nous définirons les critères fondamentaux qui orientent cette étape, en insistant sur l'importance de choisir un sujet à la fois pertinent et réalisable. Ensuite, nous mettrons en lumière les écueils fréquents auxquels les étudiants peuvent être confrontés, notamment le risque de s'engager dans des sujets trop vastes ou mal définis. L'importance de formuler une question de départ claire et précise sera également abordée dans ce chapitre, en mettant en avant les critères permettant de valider cette question afin qu'elle soit à la fois pertinente et opératoire dans le cadre de l'enquête.

Par ailleurs, nous montrerons comment une préparation théorique -fondée sur des lectures préalables- peut fortement aider à cerner l'objet d'étude et à préparer les outils méthodologiques nécessaires. Enfin, nous aborderons la question des entretiens exploratoires, qui jouent un rôle très important dans la définition de la question de départ et aussi dans la préparation au travail de terrain proprement dit.

1. Le choix du thème

Choisir un thème de recherche constitue une étape importante qui conditionnera l'ensemble du travail qui sera réalisé ultérieurement. Or, ce choix est une source d'hésitation et d'appréhension pour de nombreux chercheurs. Dans tous les cas, le chercheur doit impérativement s'assurer que son sujet de recherche puisse être abordé dans le cadre d'une enquête de terrain. Il est utile de préciser ici, qu'au début de la recherche, le thème d'enquête est provisoire (Beaud et Weber, 2003 : 23). En cours de route, ce dernier subit plusieurs ajustements et transformations pour devenir enfin un objet d'enquête.

1.1. Quelques écueils à éviter

Une enquête de terrain est, par définition, circonscrite dans le temps et dans l'espace. À l'exception d'une thèse, la durée de l'enquête est généralement courte. Ainsi, l'étudiant doit veiller à ne pas se retrouver dans une situation contraignante. C'est pourquoi, il est essentiel que le temps dont il dispose soit suffisant pour réaliser son enquête de terrain. Il ne faut pas oublier que la première qualité d'une enquête est d'être achevée. La gestion du temps est cruciale pour la réussite de l'enquête. Il est important de démarrer rapidement, de surmonter les obstacles, d'obtenir des résultats préliminaires (à l'aide d'entretiens exploratoires), etc. L'objectif est donc de créer une dynamique d'enquête qui permettra à celle-ci de se mettre sur les rails et de progresser. A ce propos, Beaud et Weber (2003 :27) soulignent « Sans pour autant la concevoir comme une course contre la montre, mieux vaut avoir l'impression que votre enquête progresse : cela permettra de vous rassurer sur les vertus du travail de terrain. A l'inverse, l'expérience montre que si vous êtes engagé dans une enquête qui ne parvient pas à « démarrer », parce que trop large, trop floue, pas assez définie, vous risquez de vous décourager vite, de perdre pied, et surtout d'entretenir un rapport « malheureux » à votre enquête ».

Pour les mêmes auteurs, le choix du sujet doit répondre à deux critères essentiels ; premièrement, il doit être *réalisable* en pratique, et deuxièmement, il doit être adossé à des questions préalables ou à une « *problématique* » provisoire minimale, issue de premières lectures (*ibid.* :27).

Toutefois, l'expérience a montré que les étudiants ont souvent tendance à choisir des sujets très vastes, inspirés par des questions d'actualité qui sont fréquemment abordées dans les médias. Par exemple, la presse écrite en Algérie a consacré plusieurs articles à l'introduction de l'anglais à l'école primaire. Or, il faudra transformer cette préoccupation générale en un sujet plus limité. Le premier travail « consiste justement à imaginer une enquête possible autour de ce thème » (*ibid.* :28). De plus, les étudiants proposent souvent des thèmes en lien plus ou moins direct avec des administrations tels que les écoles, les universités, les tribunaux, etc., pensant que ces endroits sont facilement accessibles. Or, enquêter dans ces lieux n'est pas aussi simple qu'il n'y paraît, comme l'affirment Beaud et Weber (2003 :28) dans le passage suivant : « Ces enquêtes apparaissent, à tort, comme les plus aisément réalisables : il suffirait de s'adresser à l'institution en question, de solliciter l'autorisation, de faire montre de bonne volonté, pour que l'enquête fût acceptée. Les choses ne se passent pas ainsi dans la réalité sociale, loin de là ! ». Ces enquêtes sont entravées par des obstacles « *bureaucratiques* » qui peuvent compromettre leur aboutissement : « Si elle n'est pas refusée ou interdite par l'institution, l'enquête risque d'être

entièrement dirigée, guidée, par la direction de l'établissement qui cherchera à en contrôler le déroulement de bout en bout » (*ibid.* : 28-29).

Le chercheur doit donc s'assurer qu'aucun obstacle ne se dresse contre la possibilité de recueillir les informations nécessaires : confidentialité, disponibilité des interlocuteurs, etc. Il doit également anticiper les coûts que son enquête pourrait engendrer et prévoir ainsi le budget nécessaire pour faire face aux frais de déplacement, etc. Ainsi, en plus des volets logistique et scientifique, le chercheur doit également prendre en considération le volet financier afin d'évaluer la faisabilité de sa recherche. Sur cet aspect bien précis, Romy Sauvayre (2013 : 4) écrit : « La budgétisation est une étape cruciale. Les choix relatifs à la prise de contact avec la population cible et les lieux de rencontre sont tributaires de cette question pécuniaire. Il est donc nécessaire d'anticiper les coûts matériels (papeterie, téléphonie, fournisseur d'accès Internet, frais postaux, enregistreur, logiciels, ordinateur, supports de sauvegarde, etc.), de transport, d'hôtellerie et de restauration. On comprend rapidement qu'en l'absence d'un budget conséquent, il vous faut renoncer à une enquête à l'étranger ou hors des frontières de votre région ». Une bonne planification budgétaire est donc indispensable pour assurer le bon déroulement d'une enquête de terrain.

1.2. Quelques principes du choix du thème

Dans leur ouvrage « *Guide de l'enquête de terrain* », Stéphane Beaud et Florence Weber (2003) énumèrent quelques principes que l'étudiant ou le chercheur doit prendre en compte lors du choix du thème. Premièrement, l'étudiant doit toujours opter pour des sujets qui l'intéresse et le questionne. Le travail d'enquête est un exercice qui s'étendra sur plusieurs mois. Pour un travail d'une telle envergure, il est conseillé à l'étudiant d'enquêter sur un sujet qui suscite un intérêt personnel et qu'il prendra plaisir à explorer « vous ferez une bonne enquête si vous choisissez un thème qui vous « parle », à propos duquel vous avez envie d'en savoir plus, de découvrir des choses, et plus tard de les faire savoir » (*ibid.* : 34). Il faut écarter d'emblée tout sujet pour lequel le chercheur éprouve une aversion ou même de l'indifférence, car cela rendrait le travail plus difficile. Le deuxième principe est *la faisabilité*, c'est-à-dire que le thème choisi doit pouvoir faire l'objet d'une enquête de terrain qui soit réalisable dans le délai imparti. Ce qui implique un troisième principe, celui de privilégier des objets d'enquête *précis* et *bien délimités* : « une préférence pour le choix de « petits » objets d'enquête, ou plus exactement la traduction d'une question générale, sociale ou académique en question d'enquête, en objet empirique » (*ibid.* : 34)

Avoir une curiosité pour le monde social

La curiosité pour le monde social est fondamentale pour mener une enquête de terrain. Lorsqu'on entame une nouvelle étude, on doit s'interroger sur le pourquoi des phénomènes observés tout en adaptant une posture objective. « Le plus difficile est sans doute cette première prise de conscience que le monde ne va pas de soi : il vous faut prendre des distances à l'égard de votre propre inscription dans le monde social, de manière à le regarder d'un œil neuf » (*ibid.* : 43). Mais, le chercheur n'est pas insensible au monde qui l'entoure et peut d'ailleurs s'impliquer dans tout ce qui concerne le monde social comme le font remarquer Beaud et Weber (2003 :42) dans ce passage « il n'y a rien qui empêche de s'engager dans le débat social ou politique : soutenir une cause ou dénoncer des pratiques n'est pas, en soi, problématique. Il est simplement essentiel d'en être conscient, de le formuler clairement, et surtout de faire preuve d'honnêteté en restant ouvert au changement, sans s'accrocher de manière rigide à sa position initiale ».

Opter pour des thèmes pas trop familiers

L'enquête de terrain permet de voir le monde qui nous entoure sous un autre angle, et ainsi « découvrir sous des faits apparemment banals, naturels, évidents, des relations sociales, une histoire » (*ibid.* :46). Autrement dit, la recherche sur le terrain peut permettre de révéler des faits qui ne sont pas immédiatement perceptibles et que même les participants à l'étude peuvent ignorer. Le chercheur doit commencer par se demander dans quels univers sociaux il est déjà impliqué, que ce soit par ses activités professionnelles, universitaires, associatives, sportives, ou en raison de ses appartenances locales, politiques, religieuses, etc. Ensuite, il doit tenter de cibler un univers qui ne soit pas trop familier parmi l'ensemble de ces contextes (*ibid.*).

Cependant, enquêter sur des univers inconnus est toujours plus aisé, car leur étrangeté permet de créer une distance qui favorise une observation attentive de phénomènes souvent négligés dans des milieux familiers. Les univers trop proches sont difficiles à enquêter parce que, « sans recul, en ayant tout de suite l'impression de comprendre mais, en fin de compte, en comprenant toujours à moitié » (*ibid.* : 49).

2. Le choix du terrain d'enquête

Le choix du terrain est sans doute plus important que celui du thème, car, contrairement au thème qui évolue souvent au fil de l'enquête, le terrain d'étude, sauf dans de rares cas, restera le même. C'est le choix du terrain qui permettra au chercheur de convertir la question initiale,

souvent vague et générale, en objet empirique exploitable (*ibid.*). Pour Beaud et Weber (2003 : 50) « le terrain et l'objet empirique sont indissociables : pas de bon objet (d'enquête) sans « bon terrain » et pas de bon terrain sans « bon objet ». Ou plus exactement l'objet fait le terrain (la question permet de lire le lieu et le milieu d'interconnaissance comme significatifs) et le terrain fait l'objet (l'enquête permet de découvrir les bonnes questions) ».

Cependant, le terrain ne se réduit pas à un simple lieu physique ou un espace géographique. Il inclut également une dimension humaine et relationnelle, comme on peut le lire dans ce passage : « le terrain n'est pas une chose, ce n'est pas un lieu, ni une catégorie sociale, un groupe ethnique ou une institution (...) c'est d'abord un ensemble de relations personnelles où on apprend des choses. Faire du terrain, c'est établir des relations personnelles avec des gens » (Agier, 2004, 35). Le terrain est davantage défini par les interactions humaines, il s'agit de rencontrer des gens, partager leur quotidien, comprendre leurs réalités vécues, etc.

Il n'existe pas, en soi, de terrain « interdit », mais il faut savoir qu'il y a des terrains qui sont plus accessibles que d'autres. Cela dit, enquêter dans certains terrains nécessite de surmonter des obstacles d'ordre matériel et administratif. En effet, certaines institutions tardent à délivrer les autorisations nécessaires, ce qui retarde le démarrage de l'enquête. De plus, certains milieux requièrent une grande expérience et des compétences de la part de l'enquêteur. Il existe des situations où l'enquêteur peine à trouver sa place d'observateur, comme dans des communautés marginalisées. Ce type de terrain demande donc une préparation préalable.

Il faut noter qu'en sciences humaines et sociales, la recherche sur le terrain est un processus dynamique. Bien qu'un chercheur parte avec un projet bien défini, une problématique, et des questions précises, la réalité du terrain apporte souvent des informations nouvelles, des situations imprévues, ou des données inattendues qui vont transformer son objet d'étude. Cette transformation fait partie intégrante de la démarche scientifique : le chercheur doit être prêt à s'adapter et à réorienter son enquête en fonction des réalités qu'il rencontre. Dans cette optique, Beaud et Weber (2003 : 57) soulignent qu'une enquête qui ne transforme pas les termes de la question de départ est une mauvaise enquête, inutile et inefficace. Il ne faut jamais concevoir son sujet de recherche comme quelque chose de figé, clos, définitif, cadencé. Les mêmes chercheurs font remarquer que le cheminement de l'enquête fait apparaître d'autres objets que celui défini au départ. Il faut donc pouvoir accepter les enseignements du terrain qui, à sa manière, nous dictent un autre objet, certes différent du premier mais tout aussi intéressant.

Pour illustrer leurs propos, Beaud et Weber (2003 :58) citent l'enquête d'Emmanuelle Yohana. Partie sur le terrain pour étudier une association de soutien scolaire, avec une perspective de sociologie de l'éducation, elle découvre dans le milieu enquêté (une « cité » de la banlieue rouge) un autre « thème ». Elle convertit son objet -le soutien scolaire- en l'étude de la sociabilité d'un groupe intermédiaire dans la cité. En fait, on pourrait dire que, sous couvert de soutien scolaire, l'association de jeunes de la cité offre surtout un refuge, un lieu protégé, qui confère, notamment aux jeunes encadrants, un statut digne qui leur évite, aux yeux des habitants de la « cité », d'être assimilés à ceux qui « traînent », aux « lascars », etc.

3. L'importance de la question de départ

La façon la plus efficace d'entamer un travail de recherche en sciences humaines et sociales est de formuler le projet sous la forme d'une question de départ, car celle-ci guide notre enquête de terrain, oriente nos premières lectures, aide à choisir notre terrain et à trancher sur la méthode d'enquête appropriée. La question de départ « est la question « pratique » à laquelle on se propose de répondre au terme du travail » (Lièvre, 2016 : 35). Elle s'exprime sous la forme d'une question. Il s'agit pour le chercheur de formuler précisément ce qu'il cherche à savoir, à résoudre, à mieux comprendre (Van Campenhoudt, Marquet et Quivy, 2017 :56). La question de départ servira surtout de ligne directrice à la recherche comme on peut le lire dans cette citation « formuler la question de départ dans le cadre d'une étude, c'est se doter d'un point fixe qui va permettre d'entreprendre un travail d'exploration, de s'engager dans un projet de connaissance. Choisir la question de départ, c'est décider de son point de départ et de son point d'arrivée » (Lièvre, 2016 :35).

En règle générale, la question de départ doit évoluer pour devenir une véritable question de recherche, une problématique. C'est la lumière du phare lorsque l'on est perdu dans le brouillard de ses lectures, de ses interviews pour reprendre les mots de Pascal Lièvre (2016 :36). Elle doit résonner avec notre vécu, notre histoire et notre parcours qu'il soit scolaire, social, sportif, etc. Comme le conseille Wright Mills, « vous devez donc apprendre à utiliser au profit du travail intellectuel l'expérience acquise dans la vie ; vous devez sans cesse la scruter et l'interpréter. En ce sens, le métier est le centre de vous-même, et vous entrez vous-même tout entier dans la moindre de vos créations intellectuelles. Vous “avez une expérience”, c'est-à-dire que votre passé resurgit dans le présent, qu'il l'influence et qu'il circonscrit les limites de l'expérience à venir ».

La question de départ doit répondre à des critères très précis pour être valide. Les trois chercheurs Luc Van Campenhout, Jacques Marquet et Raymond Quivy (2017 :57) résument dans ce qui suit l'ensemble des qualités qu'une telle question doit posséder :

- a- *Les qualités de clarté* : elles concernent essentiellement la précision et la concision de la formulation de la question de départ. Il conviendra donc de formuler une question précise dont le sens ne prête pas à confusion. Il sera souvent indispensable de définir clairement les termes de la question de départ, mais il faut d'abord s'efforcer d'être aussi limpide que possible dans la formulation de la question elle-même. Il existe un moyen fort simple pour s'assurer qu'une question est bien précise. Il consiste à la formuler devant un petit groupe de personnes en se gardant bien de la commenter ou d'en exposer le sens. Chaque personne du groupe est ensuite invitée à expliquer la manière dont elle a compris la question. La question est précise si les interprétations convergent et correspondent à l'intention de son auteur (*ibid.* :43).
- b- *La qualité de faisabilité* : la faisabilité porte essentiellement sur le caractère réaliste ou non du travail que la question laisse entrevoir. Les conditions de faisabilité sont de divers ordres qui doivent être tous pris en considération par le chercheur : ses connaissances de base sur la question, ses compétences techniques, la possibilité de récolter le matériau indispensable et d'effectuer les démarches préalables, la capacité de convaincre les personnes clés d'apporter leur concours et d'organiser éventuellement des réunions préparatoires, la capacité de trouver les documents utiles, le budget nécessaire (notamment en frais de déplacement), les moyens logistiques (comme un support informatique pour le traitement des données), mais aussi, dans certains cas, la capacité de dépasser des obstacles psychologiques ou éthiques pouvant survenir au cours du travail de terrain (*ibid.* :46).
- c- *Les qualités de pertinence* : elles concernent le registre (descriptif, explicatif, normatif, prédictif...) dont relève la question de départ. Une bonne question de départ visera à mieux comprendre les phénomènes étudiés et pas seulement à les décrire. Elle n'étudiera pas le changement sans s'appuyer sur l'examen de ce qui existe. Elle ne vise pas à prévoir l'avenir mais peut contribuer à comprendre la réalité en train d'advenir, à délimiter un champ de possibilités, à saisir des évolutions ou des ruptures historiques (*ibid.* :46)

Pascal Lièvre (2016 : 36-43), pour sa part, propose dans son ouvrage « *Manuel d'initiation à la recherche en travail social : Construire un mémoire professionnel* » une dizaine de critères destinés à valider cette étape cruciale. Ces critères, ancrés dans une démarche scientifique rigoureuse, permettent d'évaluer la pertinence, la faisabilité et la portée de la question de départ.

- *La question de départ s'exprime sous la forme d'une question*

Il faut faire la différence entre le thème, le sujet et la question de départ. Quand on choisit d'exprimer notre projet sous la forme exclusive d'une question, notre travail consiste à tenter de répondre à cette question. Par ailleurs, l'hypothèse qu'on développera ultérieurement constituera une réponse à cette même question. Il faut éviter de poser une question à laquelle on peut répondre par un simple *oui* ou *non*.

- *La question de départ est unique.*

À partir d'un même thème, il est possible de formuler un grand nombre de questions. Mais « Il va falloir faire un choix et n'en retenir qu'une. Mieux vaut traiter correctement une question que deux superficiellement » (*ibid.* :36). De plus, si on formule deux questions, on double le volume de travail à réaliser : on devra formuler deux hypothèses au lieu d'une seule, et aussi on devra essayer de valider chacune d'elles.

- *La question de départ est autonome, claire, précise.*

Cela signifie que sa compréhension est quasi immédiate pour autrui, que sa formulation est strictement permanente. Il n'y a plus qu'une manière et une seule de formuler la question de départ. Il n'y a plus de mots à enlever ou à rajouter. Tous les termes ont été soigneusement sélectionnés. L'étudiant doit être à l'aise avec tous les termes de la question de départ : ce sont ses mots à lui (*ibid.* :36)

- *La question de départ doit pouvoir s'appuyer sur des travaux théoriques.*

Le chercheur doit s'assurer qu'il existe des travaux théoriques sur lesquels il pourra s'appuyer pour développer sa réflexion. Il ne s'agit pas nécessairement de trouver un ouvrage qui répond directement à la question initiale. Il faut plutôt mener une recherche bibliographique en rassemblant le maximum d'ouvrages ou d'articles scientifiques en lien avec la problématique qui sera traitée. Lièvre, (2016 :36) fait remarquer qu'il y a deux grands écueils que le chercheur doit éviter. *Le premier* : choisir un sujet sur lequel il existe une abondance de matériaux, car il risque alors d'avoir du mal à trouver sa propre voie au sein de cette variété. *Le second* : choisir une question de départ pour laquelle il n'y a aucun travail, car il lui sera difficile de construire une réflexion à l'écart du sens commun. Cependant, il est rare de ne pas trouver un ou deux

ouvrages ou un bon article dans une revue en lien avec notre étude. Il suffit juste de bien chercher !

- *La question de départ doit pouvoir s'appuyer sur des observations de terrain.*

Ici, il est question de l'accessibilité au terrain. Il s'agit donc d'évaluer la capacité de l'étudiant à surmonter les difficultés d'accès en fonction de son intérêt pour traiter la question retenue. Lièvre, (2016) distingue deux grands niveaux d'accessibilité du terrain. En premier lieu, se pose le problème de l'accessibilité du terrain dans la phase d'exploration : il faut pouvoir rencontrer quelques enquêtés (une dizaine). En second lieu, il faut appréhender l'accessibilité du terrain dans la phase de validation qui nécessite d'entrer en contact avec un grand nombre d'informateur, de façon à constituer un échantillon représentatif de la population mère.

- *La question de départ motive suffisamment l'étudiant.*

Pendant plusieurs mois, voire plusieurs années (dans le cas d'une thèse), l'étudiant va vivre avec cette question. Cela suppose qu'il dépensera beaucoup d'énergie : des lectures, des entretiens, des questionnements, des défis divers, ainsi que de la rédaction. L'étudiant doit être suffisamment motivé par son sujet, très curieux par rapport à ce thème, et animé par le désir d'en savoir plus et de faire des découvertes. Il ne suffit pas d'avoir des arguments du type « *c'est un sujet qui m'intéresse* » ou « *c'est un thème d'actualité* », mais au contraire de réfléchir davantage à la pertinence de son sujet au regard de ses motivations personnelles.

- *La question de départ ne traite pas d'un sujet « sensible » pour l'étudiant.*

Etre motivé par un sujet ne signifie pas pour autant y être fortement impliqué personnellement. Chacun, en raison de son parcours de vie, peut avoir un sujet trop sensible pour lequel il est difficile de prendre suffisamment de distance. Une implication excessive du chercheur peut nuire à la qualité du travail : « *Lorsqu'on est trop impliqué personnellement par un mémoire, nous avons du mal à lire, à écouter des choses que nous rejetons ; cela nuit à l'ensemble du travail et personnellement n'apporte rien de bon* » (*ibid.* :42)

- *La question de départ est la question du départ, elle n'est pas la question de recherche*

On n'est pas censés tout préciser dans la question de départ. Celle-ci une fois formulée, une recherche va préciser les différents termes de la question : c'est ce qu'on appelle la question de recherche. La question de départ constitue le point de départ du travail. Elle ne peut être changée en cours de route. En revanche, il est toujours nécessaire d'expliquer comment cette question a été travaillée à travers les lectures, les entretiens, et comment est-ce qu'elle a progressivement évolué pour devenir, par la suite, la question de recherche.

- *La question de départ est réalisable par un étudiant dans le cadre de son mémoire.*

Le travail entrepris par l'étudiant doit répondre aux exigences du diplôme qu'il prépare. Il ne s'agit ni de se lancer dans un projet de thèse de doctorat ni de se limiter à un simple rapport de stage. C'est la raison pour laquelle l'étudiant doit solliciter l'avis de ses formateurs.

4. Préparer son départ sur le terrain

La préparation d'une enquête de terrain est une étape importante qui demande au chercheur de s'immerger dans le contexte théorique, historique et culturel de son sujet avant de commencer l'observation ou les entretiens sur le terrain. Beaud et Weber (2003 : 59) mettent en lumière ce point en soulignant : « De même que l'homme de science prépare longuement et soigneusement sa future expérience en laboratoire (les risques d'artefacts sont fortement liés aux conditions de cette préparation), de même l'enquêteur doit préparer son futur départ sur le terrain ». A titre d'exemple, la documentation préalable permet d'acquérir des repères essentiels et d'éviter de commettre des erreurs d'interprétation ou d'être pris au dépourvu face à des situations inattendues.

L'objectif de la préparation à une enquête de terrain n'est pas de devenir un expert de son sujet, mais de s'assurer qu'on arrive sur place avec un minimum de connaissances pour ne pas être totalement désarmé. Il est essentiel de bien se préparer car une enquête de terrain ne s'improvise pas. Elle nécessite une préparation rigoureuse, quelles que soient les compétences du chercheur.

4.1. Une bonne culture générale

Pour être efficace sur le terrain, l'enquêteur doit posséder une solide culture générale en lien avec son domaine, car celle-ci lui fournit des repères théoriques et méthodologiques essentiels pour interpréter ce qu'il observe. Sans cette base, il serait « aveugle », incapable de saisir la profondeur des situations auxquelles il est confronté. La connaissance du lieu ou du milieu d'enquête est également importante, puisqu'elle permet de comprendre les particularités culturelles, historiques ou sociales du terrain et d'ajuster ses observations en fonction. Le chercheur « doit, au cours de l'enquête, mobiliser des connaissances pour pouvoir interpréter sur le moment des situations, réagir vite, à la manière d'un sportif qui doit anticiper, contrer, voir venir les coups » (*ibid.* :60).

4.2. Des lectures préalables

Lorsque l'on se lance dans un travail de recherche, la première tâche du chercheur est de constituer une bibliographie personnelle adaptée à son sujet, et ce dans le but d'effectuer des lectures préparatoires. En fonction des lectures, le chercheur pourra sélectionner les concepts et les approches méthodologiques les mieux adaptés à son enquête. La préparation théorique aide le chercheur à choisir les techniques de collecte de données les plus appropriées : entretiens approfondis, observations participantes, questionnaires, etc. Cette phase de préparation méthodologique est essentielle pour garantir que les données recueillies soient riches et pertinentes à l'analyse finale. Elle permet également d'adapter son approche en fonction des contraintes et des caractéristiques du terrain. Il faudra donc « acquérir l'habitude de réfléchir avant de se précipiter dans la collecte de données, fût-ce avec les techniques d'analyse les plus sophistiquées » (Van Campenhoudt, Marquet et Quivy, 2017 :63).

Pour Beaud et Weber (2003 :61) quatre raisons militent en faveur d'un travail de lecture préalable avant d'aller sur le terrain :

- a) L'inscription dans une tradition de recherches cumulatives : les sciences humaines et sociales peuvent faire état, depuis leur naissance, une certaine cumulativité de leurs résultats. Tout travail de recherche s'inscrit dans un continuum et peut être situé par rapport à des courants de pensée antérieurs qui l'influencent. Il est donc naturel qu'un chercheur consulte les travaux antérieurs qui traitent des questions comparables et qu'il précise ce qui rapproche et ce qui distingue son propre travail de ces courants de pensée. Le chercheur, même s'il s'agit de sa première enquête de terrain, doit prendre en compte les résultats d'autres études, qu'elles soient publiées ou non. Il est essentiel de lire d'une part pour connaître l'état de la question et d'autre part pour éviter de reproduire des erreurs ou des préjugés qui ont déjà été réfutés auparavant.
- b) Les lectures préalables doivent permettre au chercheur de poser ses premières questions ou, plus précisément, de formuler de nouvelles questions concernant une réalité sociale en constante évolution car la recherche consiste avant tout à poser les bonnes questions. « Une longue fréquentation de la pensée sociologique ancienne et actuelle, par exemple, contribue considérablement à élargir le champ des idées et à dépasser les interprétations éculées. Elle prédispose à se poser de bonnes questions et à mettre le doigt sur ce qui n'est pas évident » (Van Campenhoudt, Marquet et Quivy, 2017:62-63).

- c) Le chercheur ne peut pas arriver sur le terrain avec l'esprit vide, car son ignorance et sa « naïveté » seront immédiatement perçues par les enquêtés ; il risque d'apparaître incompetent et de donner l'impression d'être quelqu'un de « pas sérieux ». Par exemple, Béatrice Carnel (2001 : 79) rapporte ainsi sa propre expérience d'enquêtrice : « La "naïveté", la redondance de nos questions ont pu provoquer un étonnement visible ou, parfois, un agacement, alors qu'il s'agissait d'une demande sincère de renseignements ». À la suite d'un mauvais démarrage, il peut être difficile de rétablir la situation, et réussir son enquête. Lors d'une enquête de terrain, il est important pour le chercheur d'être à la hauteur des attentes que le grand public a vis-à-vis de ce qu'est un enquêteur.
- d) Si le chercheur arrive « sans idées » sur le terrain, sans idées issues de ses lectures sur le sujet, il arrive en réalité avec ses propres idées, ses prénotions et ses préjugés sociaux, c'est-à-dire avec de nombreuses idées fausses, empreintes d'ethnocentrisme, à la fois sur le milieu enquêté et les enquêtés eux-mêmes.

En résumé, pour réaliser une étude sérieuse sur une question quelconque, il est important de prendre connaissance des travaux scientifiques consacrés au même sujet ou, de manière plus générale, aux sujets connexes. « Il serait à la fois absurde et présomptueux de croire que nous pouvons nous passer purement et simplement de ces apports, comme si nous étions en mesure de tout réinventer par nous-mêmes » (Van Campenhoudt, Marquet et Quivy, 2017 :63). Les lectures permettent au chercheur d'explorer le terrain de façon distanciée, voire théorique. Il aborde l'enquête avec sérénité, car il a une idée claire des données à récolter (Sauvayre,2013 : 7).

4.2.1. Comment choisir et organiser ses lectures ?

Le temps étant une ressource précieuse d'où la nécessité d'adopter une approche sélective méthodique afin d'éviter de s'égarer dans des lectures inutiles ou peu pertinentes. Pour cela, le chercheur doit se concentrer sur les textes qui répondent directement à ses questions de recherche. L'objectif final n'est pas simplement d'accumuler des connaissances, mais de construire une base ciblée et pertinente qui servira efficacement la réflexion. Ainsi, le choix des lectures doit être guidé par une problématique ou une question de départ. Plus le chercheur saura affiner ses questionnements initiaux, mieux il saura identifier les ouvrages et articles susceptibles d'y répondre.

Dans leur ouvrage « *Manuel de recherche en sciences sociales* », les chercheurs Luc Van Campenhoudt, Jacques Marquet et Raymond Quivy (2017) définissent cinq principes ou critères que tout chercheur devra prendre en compte dans le choix des lectures :

1) *Partir de la question de départ*

Le meilleur moyen pour le chercheur de ne pas se perdre dans le choix des lectures consiste à s'appuyer sur une question de départ bien formulée. Tout travail nécessite un fil conducteur, et c'est cette question qui joue ce rôle. Certes, il est probable que le chercheur soit amené à la redéfinir au terme de son travail exploratoire et à la reformuler de manière plus précise. Mais c'est toujours de cette question qu'il doit partir (*ibid.* : 64-65)

2) *Ne pas surcharger le programme de lectures*

Il n'est ni nécessaire, ni le plus souvent possible, de lire tout ce qui a été écrit sur un sujet, car les ouvrages et articles de référence contiennent souvent des informations redondantes. Ainsi, dans un premier temps, il est préférable d'éviter de trop lire, sauf si l'on est certain que ces lectures sont pertinentes. C'est la raison pour laquelle il faut privilégier la lecture d'ouvrages et d'articles de revues qui offrent des repères théoriques et des synthèses dans le domaine de recherche concerné. En effet, il vaut mieux lire de manière approfondie et critique quelques manuscrits bien ciblés plutôt que de parcourir superficiellement des milliers de pages.

3) *Rechercher dans la mesure du possible des documents dans lesquels les auteurs ne se contentent pas de présenter des données, mais qui comportent des éléments d'analyse et d'interprétation de ces données*

Il est préférable de privilégier des textes qui éclairent les dynamiques et processus sous-jacents, plutôt que de simples tableaux chiffrés, souvent peu significatifs pris isolément. Les textes qui encouragent la réflexion contiennent suffisamment de données, statistiques ou non, « pour permettre de se rendre compte de l'ampleur, de la distribution ou de l'évolution du phénomène sur lequel ils portent » (*ibid.* : 65).

4) *Veiller à recueillir des textes offrant des approches variées sur le phénomène étudié*

Inutile de lire plusieurs fois la même chose ; au contraire, il est bien plus pertinent de confronter différentes approches pour mieux éclairer l'objet d'étude. Cela implique également de consulter des textes plus théoriques, qui, bien que n'étant pas toujours en rapport direct avec le phénomène étudié, exposent des problématiques et des modèles d'analyse susceptibles de nourrir des hypothèses intéressantes.

En plus des ouvrages et articles scientifiques, il peut être utile de rassembler des éléments de « documentation grise » comme des notes de travail, des comptes rendus de réunions, des rapports internes d'organisations, ou encore des documents d'information. Bien qu'ils ne soient pas des publications scientifiques, ces documents peuvent contenir des informations utiles. Avant de débiter ses propres investigations, le chercheur acquiert une meilleure connaissance de son sujet et renforce ainsi sa crédibilité auprès de ses interlocuteurs et informateurs.

5) *Prévoir régulièrement des moments consacrés à la réflexion personnelle aux échanges de vues avec des collègues ou avec des personnes d'expérience*

Un esprit encombré ne favorise jamais la créativité. Une façon de s'organiser consiste à lire par sessions de deux ou trois manuscrits (ouvrages, chapitres ou articles) à la fois. Après chaque session, il est utile de faire une pause pour réfléchir, prendre des notes et discuter avec des personnes susceptibles d'apporter un éclairage utile. Il sera également possible de reformuler la question de départ de manière plus appropriée. Ce n'est qu'après cette pause que le chercheur pourra déterminer le contenu exact de la prochaine session de lecture. Cela lui permettra de corriger les éventuelles erreurs d'orientation.

4.2.2. Où trouver ces textes ?

Il faut souligner d'emblée que le but des lectures n'est pas de constituer une bibliographie exhaustive, mais plutôt de faire un état des lieux rapide en lien avec la question de départ. Dans cette optique, il est important de définir clairement ce que l'on recherche car les bibliothèques universitaires, qu'elles soient physiques ou virtuelles, possèdent des milliers de références. Il est donc important d'adopter une méthode de travail, dont la première étape est de préciser le type de documents recherchés.

Voici quelques conseils qui peuvent faciliter la recherche des textes appropriés, tout en permettant de gagner du temps (voir Van Campenhoudt, Marquet et Quivy, 2017) :

- Les bibliothèques disposent d'une panoplie de publications scientifiques sous forme d'ouvrages et de revues, et proposent divers outils de recherche en ligne basés sur des résumés, des index thématiques, voire l'ensemble des mots du texte. De nos jours, un nombre non-négligeable de bases de données, d'ouvrages et de revues scientifiques est directement accessible via Internet. La majorité des bibliothèques universitaires disposent de bases de données et d'un système intranet qui permet un accès rapide à une multitude de sources, y compris des documents rares et chers.

- Dans certains pays, des catalogues répertorient les fonds des bibliothèques universitaires nationales. C'est le cas de « Sudoc » en France et de « Unicat » en Belgique. En Algérie, les étudiants peuvent accéder à des ressources intéressantes en consultant le portail électronique SNDL (Système National de Documentation en Ligne). Ce portail offre un accès à une documentation électronique nationale et internationale riche et variée, couvrant tous les domaines de l'enseignement et de la recherche scientifique. La documentation internationale est acquise via des abonnements à des plateformes éditoriales telles que Cairn, JSTOR et ScienceDirect, qui gèrent des bouquets de revues académiques. Quant à la documentation produite en Algérie, plusieurs ressources sont déjà mises à la disposition de la communauté universitaire à travers ce site : le portail des revues algériennes (WebReviews), le Catalogue Collectif Algérien (CCDZ), le Portail National de Signalement des Thèses (PNST), ainsi que des bases de données bibliographiques comme ALGERIANA et ASA.

- Les revues spécialisées dans le domaine de recherche choisi présentent un grand intérêt pour deux raisons. Tout d'abord, leur contenu apporte soit les connaissances les plus récentes, soit une analyse critique des travaux antérieurs. Dans les deux cas, les articles font souvent le point sur les sujets abordés et citent des travaux à prendre en compte. La deuxième raison est que ces revues publient des compte rendus des ouvrages les plus récents, ce qui peut nous faciliter le choix des lectures les plus pertinentes. Sur la nécessité de lire des articles de revues spécialisées, Beaud et Weber (2003 : 78) écrivent : « la recherche vivante tend de plus en plus à se faire et à se donner à voir dans des articles de revues spécialisées. La lecture d'un bon article vaut souvent mieux que celle d'un gros livre ». Il est fortement conseillé à l'étudiant de consulter ASJP (Algerian scientific journal platform) qui est une plateforme d'édition électronique des revues scientifiques algériennes développée et gérée par le Centre de Recherche sur l'Information Scientifique et Technique (CERIST). Elle répertorie 879 revues et donne accès à environ 247 616 articles scientifiques.

- A la fin de chaque ouvrage, on trouve une bibliographie finale qui répertorie l'ensemble des travaux cités par l'auteur. Ces listes bibliographiques sont particulièrement intéressantes car elles nous permettent d'avoir une idée sur les ouvrages et les articles en lien avec notre problématique.

- Il ne faut pas se décourager par le volume de certains livres. Il n'est pas toujours nécessaire de les lire intégralement. Certains sont des ouvrages collectifs qui regroupent les contributions de plusieurs auteurs, et nous ne sommes pas forcément intéressés par toutes les problématiques présentées. Les tables des matières, les sommaires, ainsi que les introductions et conclusions des différents chapitres aideraient à cerner le contenu des ouvrages et des points abordés dans chaque chapitre.

4.2.3. Comment lire ?

Pour Beaud et Weber (2003), lire pour préparer une enquête de terrain ne suit pas exactement la même logique que lire pour effectuer un travail purement bibliographique ou un travail critique des textes. Il s'agit pour l'étudiant de concentrer ses lectures sur son terrain d'enquête et d'apprendre à réaliser des lectures pertinentes, c'est-à-dire des lectures qui lui permettraient de progresser rapidement sur son sujet.

Bien qu'il soit nécessaire de rappeler l'importance des lectures préalables, il est également utile de prévenir le chercheur que « ne pas trop lire » peut constituer un avantage pour mener une enquête de terrain. Beaud et Weber (2003 : 69) défendent cette idée en ces termes « une des manières de lutter contre la crainte ou l'« angoisse » d'un premier terrain consiste à accumuler des lectures préparatoires, notamment théoriques, qui sont conçues comme des clés devant ouvrir toutes les portes. Or, sur le terrain, cette accumulation de lectures peut se révéler préjudiciable : vous serez en quelque sorte encombré de toutes ces théories auxquelles vous voudrez plier ce que vous observez ». En quelque sorte, le chercheur risque de ne rien voir d'autre que ce qu'il venu chercher. Mais « le terrain doit pouvoir aussi fonctionner, sinon comme remise en cause radicale des théories, du moins comme série d'ajustements parfois très importants » (*ibid.* : 69). Le chercheur ne doit pas passer à côté des enseignements fournis par son terrain d'étude. Pour Beaud et Weber (2003 : 71), la solution consiste à effectuer un va-et-vient entre lectures et enquêtes en évitant deux écueils symétriques :

- le plus répandu consiste à aller sur le terrain dans une joyeuse ignorance (théorique ou du contexte historique de votre terrain), tout entier soumis à la seule excitation de faire du terrain, et de persister dans ce refus bibliographique ;

- l'autre écueil, plus rare, consiste à s'enfermer dans une bibliothèque pour « tout » lire et à réduire la phase du terrain à la portion congrue.

4.2.4. Qu'est-ce qu'il faut lire ?

Dans cette phase de préparation du terrain, le chercheur doit tâcher de rassembler un ensemble diversifié d'informations sur son thème de recherche : des informations de type scientifique (articles, ouvrages, actes de colloques) ou journalistique (coupures de presse). Il doit consulter aussi des données statistiques produites l'Office National des Statistiques (ONS) et autres institutions de production de statistiques qui peuvent servir de « données de cadrage » permettant de préciser les caractéristiques sociales du terrain étudié.

La majorité des spécialistes de la méthodologie d'enquête recommandent aux étudiants de privilégier, dans la phase préparatoire, la lecture des comptes rendus d'enquêtes qui présentent en détail aussi bien le déroulement de l'enquête que les résultats obtenus. Dans cette phase, l'étudiant n'est pas obligé de consulter les livres « théoriques » des auteurs classiques car « la théorie risque d'être prématurée » (*ibid.* : 74). Il faut consulter plutôt des thèses de doctorat, car la majorité d'entre-elles reposent sur des enquêtes de terrain. Il existe de nombreux portails offrant l'accès à des thèses, qu'elles soient algériennes ou étrangères. Lorsque le texte intégral n'est pas disponible en ligne, il est possible de consulter un résumé. Voici une sélection de ces portails :

a) *Thèses algériennes :*

Le Portail National de Signalement des Thèses (<http://www.pnst.cerist.dz>) est dédié aux thèses soutenues ou en préparation en Algérie. Cette base de données, accessible sur le site www.pnst.cerist.dz, permet aux étudiants, aux directeurs de thèses, et à l'ensemble de la communauté universitaire, d'avoir une vue générale sur l'état de la recherche en Algérie. Ce portail recense 145317 thèses soutenues.

L'étudiant peut également consulter ces thèses sur le DSpace ou Dépôt institutionnel numérique qui est une plateforme de diffusion en ligne destinée à la production intellectuelle d'une université (mémoires, thèses...). En Algérie, chaque université dispose d'un Dspace accessible à partir du site de l'université ou de l'école.

b) *Thèses françaises :*

Le portail national [Theses.fr](http://theses.fr) répertorie toutes les thèses, qu'elles soient soutenues ou en préparation, dans les universités françaises et validées par un jury. C'est le portail officiel du MESRI. Selon la politique de l'université de soutenance et l'autorisation de l'auteur, la thèse

peut être disponible en texte intégral ou non. Un filtre permet d'affiner les recherches afin d'accéder uniquement aux thèses accessibles. La recherche peut s'effectuer par titre, mots-clés, auteur, directeur de thèse, université de soutenance (par exemple, Montpellier III ou Sorbonne Université), école doctorale, discipline, date, etc. Ce portail recense 81 353 thèses en préparation, 458 005 thèses soutenues dont 147 465 thèses sont accessibles en ligne.

Le portail TEL (Thèses en ligne) est une archive ouverte gérée par le CNRS, où les auteurs déposent leurs thèses -généralement en accès intégral- sous leur propre responsabilité.

c) *Autres thèses :*

Le portail *Dart Europe E-theses* propose 829 000 thèses en accès libre, soutenues dans l'une des 620 universités réparties sur 28 pays européens. Les recherches peuvent s'effectuer par auteur, titre ou en parcourant les thèses par université, date ou « collection » (archives ouvertes d'unités ou de centres de recherche européens).

Dialnet est un portail qui héberge des revues, des actes de congrès et des thèses en langue espagnole, offrant 118 333 thèses en accès libre. Les recherches peuvent être effectuées en français ou en espagnol.

Le portail *Open Dissertation and Thesis* recense plus de 5 millions de thèses provenant de 1100 universités et centres de recherche.

La *Networked Digital Libraries Theses and Dissertations* donne accès principalement à des thèses américaines et canadiennes, mais elle a également établi des partenariats avec des universités étrangères comme *Dart Europe*. Au total, plus de 6 millions de thèses y sont répertoriées.

5. Les entretiens exploratoires

Les lectures préalables et les entretiens exploratoires sont là pour nous aider à définir notre problématique de recherche et à défricher le terrain. Comme on peut le lire dans ce passage « les lectures aident à faire le point sur les connaissances concernant le problème de départ ; les entretiens contribuent à découvrir les aspects du problème à prendre en considération, ils permettent de dégager de nouvelles pistes et élargissent ou rectifient le champ d'investigation des lectures » (Van Campenhoudt, Marquet et Quivy, 2017 : 82). Ces deux démarches se complètent et s'enrichissent mutuellement : les lectures donnent un cadre aux entretiens exploratoires, et ceux-ci éclairent sur la pertinence de ce cadre (*ibid.* : 82). Le but des entretiens

exploratoire n'est pas de vérifier des hypothèses préétablies, mais de trouver des idées d'hypothèses afin de guider le reste du travail.

L'entretien exploratoire présente beaucoup d'avantages, notamment en évitant au chercheur de s'engager aveuglément dans une mauvaise direction ou de passer à côté d'aspects essentiels du problème car il n'est pas suffisamment familiarisé avec lui. Dans cette optique, les chercheurs Van Campenhoudt, Marquet et Quivy (2017 : 95) affirment : « Les entretiens exploratoires n'ont pas pour fonction de vérifier des hypothèses, ni de recueillir ou d'analyser des données précises, mais bien d'ouvrir des pistes de réflexion, d'élargir les horizons de lecture et de les préciser, de prendre conscience des dimensions et des aspects d'un problème auxquels le chercheur n'aurait sans doute pas pensé spontanément, à partir de la connaissance et des représentations qu'ont les acteurs des phénomènes étudiés ». Enfin, l'entretien exploratoire permettra d'établir des contacts et d'élargir son réseau de relations en vue de la poursuite de l'investigation.

Pour synthétiser, nous dirons que les entretiens sont extrêmement importants pour définir la problématique de la recherche, formuler les hypothèses et sélectionner les méthodes les plus adaptées à l'objet d'étude.

Avec qui est-il utile d'avoir un entretien ? Pour Van Campenhoudt, Marquet et Quivy (2017 : 83-84), trois catégories de personnes peuvent être des interlocuteurs utiles :

- Des chercheurs spécialisés et experts dans le domaine concerné. Ils sont importants à la fois pour le choix des lectures mais aussi pour mener avec eux des entretiens exploratoires. Ils peuvent également nous éclairer sur notre terrain en partageant non seulement les résultats de leurs travaux, mais aussi la démarche qu'ils ont suivie, les difficultés rencontrées et les écueils à éviter. Quand la question de départ n'est pas encore bien formulée, ce genre d'entretiens peuvent aussi aider à l'exprimer de manière plus claire.
- Des témoins privilégiés c'est-à-dire des personnes qui, par leur position, leur fonction ou leurs responsabilités, connaissent plus ou moins bien le phénomène étudié. Ces témoins peuvent appartenir au public cible de l'étude ou en être extérieurs, mais fortement par cette population. Par exemple, dans une étude sur l'échec scolaire, on peut rencontrer aussi bien des animateurs associatifs, des éducateurs, des enseignants, des

parents d'élèves, des directeurs d'école et toute personne dont l'activité professionnelle est prise directe avec le sujet traité.

- Enfin, une troisième catégorie d'interlocuteurs utiles comprend les personnes directement concernées par l'étude, c'est-à-dire, dans l'exemple précédent, les élèves eux-mêmes. Il est alors essentiel que les entretiens couvrent la diversité de ce public.

Dans la pratique, il est rare que les entretiens exploratoires soient réalisés sans être accompagnés d'un travail d'observation. L'intérêt de mobiliser plusieurs méthodes réside dans la possibilité de confronter les faits ou les propos recueillis, afin d'identifier les perspectives de recherche les plus intéressantes.